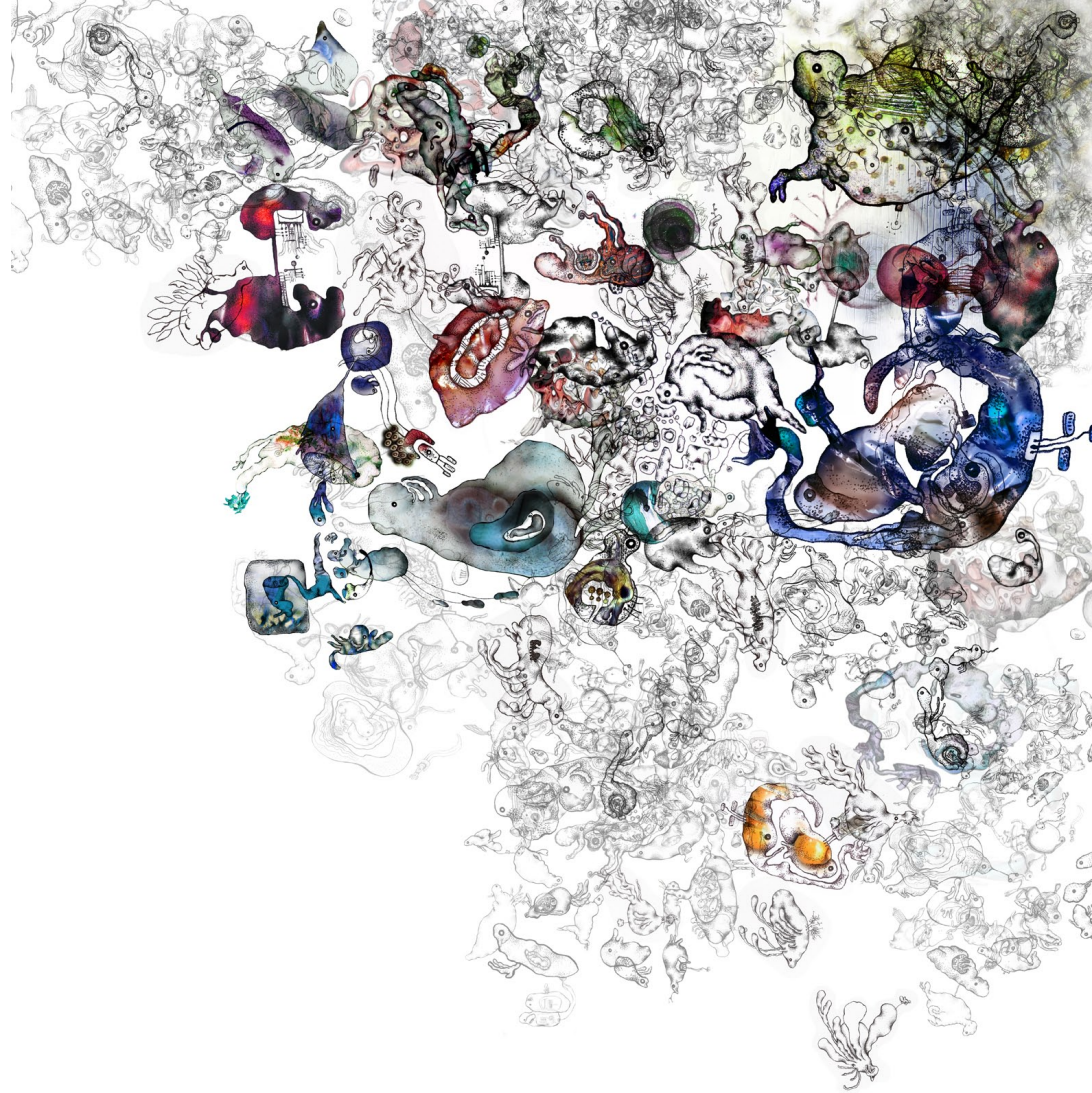


Golnaz Behrouznia au CIRPAC

Édité par
Xavier Malbreil / Juin 2014

Golnaz Behrouznia se fait connaître depuis quelques années en France par un travail plurimédia et multimédia enté sur la chose vivante. Les formes qu'elle dessine, qu'elle peint et qu'elle développe en films d'animation, évoquent ces briques élémentaires de la vie, bactéries, algues, micro-organismes, dont le développement a produit, au cours de l'évolution, des êtres complexes comme les chiens, les requins, les coraux, les humains, les oiseaux, les virus.

Les formes que Behrouznia développe patiemment, depuis son passage par les Beaux Arts en Iran et les arts plastiques à Toulouse, ne sont pas sans parenté avec ce que nous savons de l'organisation de la vie : on peut reconnaître ainsi sur ses « chimères » des yeux, des membres, des flagèles, des cils vibratoires, peut-être des bouches, des estomacs. Si bien qu'en les regardant, qu'il s'agisse de dessins, de tableaux, de sculptures, ou de vidéos, on ne se sente pas totalement désorienté, sans qu'il s'agisse pour autant d'une « représentation d'artiste ».



Dans ce fragile équilibre entre l'impression de connu et la sensation de n'être pas non plus dans la représentation d'après spécimen, le spectateur hésite, se demande s'il connaît ce qu'il voit, voire s'il le reconnaît, ou bien s'il est en face de quelque chose de tout à fait inconnu, dont il n'aurait jamais vu le référent. La séduction de l'oeuvre de Golnaz Behrouznia s'opère à partir de cet instant, ce point d'équilibre et de déséquilibre où se tient toujours le spectateur - même s'il fréquente ces oeuvres très régulièrement. Les voir et les revoir plusieurs fois ne résoud pas l'énigme.

Car le moment que l'artiste voudrait nous donner non à voir, mais à imaginer, se situe dans le temps long, très long même, de la création de la terre, et de l'évolution du vivant, quelque part pendant le cambrien, quand les premiers animaux vertébrés voient le jour, quand un nouvel organe, l'oeil, induit une explosion de la diversité animale. Quand dans la soupe originelle, la vie s'essaie à devenir ce que nous connaissons aujourd'hui. Ce moment-là, mais aussi tous ceux qui ont pu avoir lieu sur d'autres planètes, où le hasard de même se serait essayé, à partir de quelques atomes de carbone, un peu d'oxygène, à fabriquer du vivant. La vie plutôt que rien, mais pas seulement la vie ici, et pas seulement la vie réelle. Le phénomène de la vie, partout dans l'univers, et finalement, le concept de la vie.

En cela, Golnaz Behrouznia rejoint tout un courant de la science moderne, qui depuis quelques siècles s'est essayé à penser le monde autrement que comme un phénomène à observer. Une science spéculative, expérimentale, qui postule des hypothèses bizarres, comme le célèbre « Flatland », de Edwin Abbott, qui décrit un monde en deux dimensions. Ou comme ces nombreux mondes imaginés par des scientifiques dans lesquels la physique et la chimie ne seraient pas la même que sur la terre. Imaginez par exemple que la base du sang ne soit pas le fer mais le cuivre, et il serait bleu. Imaginez que la gravité soit deux fois supérieure à celle de la terre, et les créatures vivantes n'auraient certainement pas le même aspect. Imaginez que notre étoile ne soit pas le soleil, et nous procure un rayonnement plus faible, et la flore serait noire, pour absorber plus efficacement la lumière. Imaginez, comme Poincaré, de remplacer le carré par un cercle, et vous créez une géométrie non-euclidienne. Et ainsi de suite.

Si les spectateurs se rendent bien compte qu'on leur parle des origines de la vie, ils savent aussi une chose, c'est qu'il s'agit d'art et non de science. Comment, à part le contexte dans lequel nous voyons ces oeuvres - galeries, centres d'art - savons-nous qu'il s'agit bien d'art, et non d'une planche anatomique ? Certains, à vrai dire, sont persuadés que ce qu'ils voient est bel et bien la trace d'un organisme vivant. Ils ne trouvent pas moins cela beau ou intéressant, et même s'ils voient l'oeuvre dans un centre d'art, ils continuent à croire qu'il s'agit de documentation. Une question que l'on serait toutefois fondé à se poser serait de savoir pourquoi il s'agit bien d'art. De nombreux artistes prenant comme matériau de base un fait divers, par exemple, ou bien un pan de nature, on ne saurait tenir pour un marqueur de l'art le caractère réel ou fictif de ce qui a inspiré l'oeuvre.

Gardons donc en suspens la réponse à cette question, et allons plus loin, avec Golnaz Behrouznia, tout au fond d'une vallée pyrénéenne, à Saint Béat.

En résidence au cirpac

La dernière évolution du travail de golnaz behrouznia l'a conduite au cirpac, le centre international de recherche de la pierre, des arts et de la culture.

Créé et animé par françois-xavier poulaillon, plasticien et sculpteur, ce centre d'art propose à des artistes contemporains de s'emparer du médium si particulier qu'est la pierre. Le vœu de françois-xavier poulaillon est d'amener des artistes à revisiter ce matériau, loin des conventions de la statuaire classique. Des plasticiens, comme cyril rouge, jim fauvet, se sont déjà succédés en résidence à saint béat, mais aussi des écrivains, des photographes.

Si golnaz behrouznia a une pratique du volume, c'est plutôt avec des matériaux transformés, comme les mousses, les résines, les composants électroniques. Elle ne s'était jamais confrontée à un matériau naturel, auquel il faut enlever quelque chose pour produire une œuvre. Le mot « sculpter », rappelons-le, puise dans son étymologie latine l'action d'enlever de la matière – tandis que la plupart de la sculpture moderne procède par ajout de matière. Que pourrait donc faire behrouznia avec un matériau qu'elle n'avait pas l'habitude d'utiliser, et dont a priori elle pouvait se sentir lointaine. En voyant les œuvres créées lors de cette résidence, la réaction immédiate du public l'entraîne à comparer les œuvres à des fossiles. Comme si le travail de golnaz avec le vivant venait s'ancrer dans une trace laissée sur la pierre, que le public découvrirait.



Ce premier temps de la réception de l'oeuvre – Golnaz Behrouznia a sculpté une dizaine de pièces pendant sa résidence de trois semaines, aidée par François-Xavier Poulailion et le plasticien Matthieu Fappani – pourrait en être l'aboutissement. Les formes que l'artiste a sculptées sont en effet issues de l'univers de fiction biologique qu'elle tisse au fil des années. Mais ces empreintes sont-elles aussi autre chose que des « preuves par la pierre »? C'est une question que l'on peut se poser, tant il serait peu satisfaisant pour l'esprit de considérer ces sculptures denses, ramassées, concises, comme uniquement le flash-back de l'oeuvre existante. En un mot, et pour reformuler la question, les sculptures dans la pierre faites par Golnaz sont-elles autre chose que des empreintes, et ouvrent-elles d'autres portes dans sa pratique ?

En voyant deux de ses sculptures en marbre blanc, ce si beau marbre blanc de Saint-Béat, qui a fait sa réputation depuis l'empire romain, on remarquera les rehauts noirs portés au rotring sur les contours de la pièce. Et notamment sur cette pièce qui met face à face deux de ses chimères, dont les prolongements filamenteux évoquent clairement les connexions filaires dont nos appareils électroniques sont bardés. Ce que l'on voit échappe clairement au domaine du fossile, à cause d'une part de ces rehauts, et d'autre part de cette finesse de détails dans la connectique sculptée – sauf à penser qu'il s'agirait de traces laissées par une très ancienne civilisation, disparue il y a plusieurs centaines de millions d'années. D'autres pièces sculptées par Golnaz nous montrent que l'artiste ne s'est pas contentée de reproduire son vocabulaire de formes dans la pierre.



Ainsi, une très étrange formation, sculptée dans le grès, nous montre une sorte de corps ovoïde se dressant au-dessus d'appendices. Sur le socle de la pièce, des traces fines laissent deviner des filaments, évocateurs de connectique. Le corps ovoïde, percé d'une fente, qui se dresse au-dessus du socle, ne pouvant être un fossile, de par son volume, il faut bien en comprendre le sens. Il émerge clairement de la pierre brute, comme une tension du vivant pour sortir de l'inanimé, mais il ne peut pas non plus s'affranchir de la pierre. Le mouvement, figé, de l'apparition de la vie, la contradiction apparente entre la pierre et l'organique, le fait encore que le « sol » garde la trace de flagèlles, ou de fils électriques, tout nous amène vers une tension paradoxale, non-résolue, entre matières inconciliables, entre temporalités divergentes. Cette œuvre ne manifeste pas une trace fossile laissée par la fiction biologique de Golnaz Behrouznia, mais illustre au contraire un nouveau développement de son travail de recherche, dans lequel le médium « pierre » vient ajouter les contraintes, et les dimensions qui lui sont propres. La pierre est dure, la pierre est ancienne, la pierre illustre les forces telluriques à l'oeuvre dans un temps long, celui de la terre. La pierre n'est pas vivante, au sens biologique du mot, mais elle rayonne, par sa structure cristalline.



De fait, il n'y a de contradiction qu'apparente entre la pierre et le vivant, puisque certaines formations, comme les stromatolites, sont issues de bactéries. Et si cette contradiction apparente entre la pierre et le vivant est résolue, pourquoi ne pas résoudre aussi cette contradiction apparente entre la pierre et l'électronique ? Les traces de connectique dont certaines sculptures de Behrouznia sont marquées seraient ainsi la tension de la pierre vers un âge futur, qui ferait pendant à cette concrétion du passé biologique dans la pierre dure et apparemment inerte. La pierre en tant que matériau, si elle pousse Golnaz Behrouznia à repenser son répertoire de formes, l'amène aussi à résoudre les apparents paradoxes temporels dont la pratique de la sculpture sur pierre seraient handicapée. Sa fiction biologique trouverait ainsi un terrain particulièrement fécond dans la pierre – qui de par sa nature même accentue les pièges que nos sens nous tendent. Oui, la pierre est dure et semble éternelle, mais elle fut un jour, pour certaines d'entre elles, un amas de minuscules bactéries produisant du calcaire pour se protéger ! Ce calcaire, par le biais de réchauffements et de compressions a pu devenir du marbre. Pour Golnaz Behrouznia, ce marbre peut devenir un média communicant. Les contradictions entre le temps long de la pierre, et le temps court, toujours plus court de l'informatique et de l'électronique, seraient ainsi résolues ?

Voilà revenir la question de savoir si c'est de l'art, et pourquoi c'est de l'art ? Dans la logomachie actuelle dont se repaissent certains artistes et universitaires, selon laquelle « l'art interroge la science », il y a beaucoup de naïveté et beaucoup de paresse de la pensée. Comme si le fait d'écrire le mot « interroge » suffisait pour réellement interroger. L'art peut poser des questions, et à vrai dire, dans une pratique contemporaine, il n'est jamais aussi intéressant que quand il en pose. La pratique de Golnaz Behrouznia, lors de sa résidence de trois semaines au CIRPAC, montre comment une artiste peut s'inscrire dans une démarche à la fois scientifique et artistique, en pointant du doigt d'apparents paradoxes, comme ceux de mettre sur un même plan le temps long et le temps court, le minéral et le vivant, le naturel et l'artificiel. La pensée scientifique ne s'arrête pas aux apparences, mais procède par hypothèses et vérifications quantifiables et reproductibles. Quand elle ose proposer des « fictions », c'est pour mieux saisir la réalité de l'univers physique.

Le travail d'une artiste comme Golnaz Behrouznia se situe dans cette ligne-là, avec ses fictions biologiques, qui dépassent le temps instantané, et qui préfigurent un temps futur.

Est-ce que son art ne serait pas, finalement, façon de faire prendre conscience à chacun des échelles de temps différentes dans lesquels nous vivons ? Est-ce que son art ne nous aiderait pas à sortir de la mince capsule du présent, dans laquelle nous sommes emprisonnés ? L'art nous rappelle une réalité enfouie, et nous libère en nous amenant vers une nouvelle réalité. Voilà peut-être pourquoi les sculptures de Golnaz Behrouznia dans la pierre créent ce sentiment de reconnaissance, parce qu'elles rappellent un temps passé, et qu'elles appellent un temps futur, donnant ainsi un apaisement à cette torture de la conscience humaine, qui sait le corps se mouvoir dans un temps court, si court, alors que les prodiges de l'esprit lui ouvrent les voies de la quasi-éternité.



fig 20: *Rhetia Muscularis*